

OPERA DE LILLE SAISON 2008/2009

LES CONCERTS DU MERCREDI

RECITAL

DENTELLE A LA FRANÇAISE

5 NOVEMBRE 08 / FOYER

AVEC

Salomé Haller soprano

Nicolas Krüger piano

PROGRAMME

HENRY BARRAUD (1900-1997)

Trois lettres de Madame de Sévigné

A Madame de Grignan

L'Archevêque de Reims

Adieux à Turenne

ANDRE ROUSSEL (1827-1887)

Trois mélodies op.3 (poèmes d'Henri de Régner)

Le départ

Vœu

Le jardin mouillé

ERNEST CHAUSSON (1855-1899)

La Chanson perpétuelle op. 37 (poème de Charles Cros)

MAURICE DELAGE (1879-1961)

Sept Hai-kaïs (textes anonymes)

Préface du Kokinshiu

Les herbes de l'oubli

Le Coq

La petite tortue

La lune d'automne

Alors...

L'été

HENRY BARRAUD

Chantefables (poèmes de Robert Desnos)

Le Tamanoir

Le Blaireau

Le Ver luisant

L'Alligator

La Sauterelle

ANDRE CAPLET (1878-1925)

Trois fables de La Fontaine

Le corbeau et le renard

La cigale et la fourmi

Le loup et l'agneau

EMMANUEL CHABRIER (1841-1894)

Ballade des gros dindons

Villanelle des petits canards

Pastorale des cochons roses

Textes chantés

HENRY BARRAUD

Trois lettres de Madame de Sévigné (1626-1696)

A Madame de Grignan

Me voici dans un lieu, ma fille, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré, le jour de votre départ, le plus abondamment et le plus amèrement. La pensée m'en fait encore tressaillir. Il y a une bonne heure que je me promène dans ce jardin. Toutes nos sœurs sont à Vêpres, embarrassées d'une méchante musique, et j'ai eu l'esprit de m'en dispenser. Ma chère enfant, je n'en puis plus. Votre souvenir me tue en mille occasions. J'ai pensé mourir dans ce jardin où je vous ai vue si souvent. Je ne veux point dire en quel état je suis. Vous avez une vertu sévère qui n'entre pas dans la faiblesse humaine. Adieu, ma très chère ; je ne puis rien écrire dans l'état où je suis. Vous n'avez pas besoin de ma tristesse. Je vous embrasse mille fois, et m'en retourne à mon jardin, et puis à un bout de salut, et puis chez des malades qui sont aussi chagrins que moi.

L'archevêque de Reims

L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint-Germain. Il croit être bien grand Seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre – tra, tra, tra – ils rencontrent un homme à cheval : « Gare ! Gare ! » Ce pauvre homme veut se garer, son cheval ne veut pas, et enfin, le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé. En même temps, l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués ou estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et l'archevêque même se mettent à crier : « Arrête ce coquin ! Arrête, qu'on lui donne cent coups ! ». L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. »

Adieux à Turenne

On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil. Tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe, et tous les tambours en étaient couverts ; les piques traînantes et les mousquets renversés. Quand ce corps a quitté son armée, ce fut encore une autre désolation, et partout où il a passé, on entendait que des clameurs. A Langres, ils allèrent au-devant de lui au nombre de plus de deux cents, suivis de tout le peuple. Voilà comment on oublie Monsieur de Turenne dans ce pays-ci.

ANDRE ROUSSEL

Trois mélodies op.3 Poèmes de Henri de Régnier (1864-1936)

Le départ

Je n'emporte avec moi sur la mer sans retour
Qu'une rose cueillie à notre long amour.
J'ai tout quitté ; mon pas laisse encore sur la grève
Empreinte au sable insoucieux sa trace brève
Et la mer en montant aura vite effacé
Ce vestige incertain qu'y laissa mon passé.
Partons ! que l'âpre vent en mes voiles tendues
Souffle et m'entraîne loin de la terre perdue
Là-bas. Qu'un autre pleure en fuite à l'horizon
La tuile rouge encore au toit de sa maison,
Là-bas, diminuée et déjà si lointaine !

Qu'il regrette le clos, le champ et la fontaine !
Moi je ferme la porte et je ne pleure pas.
Et puissent, si les dieux me mènent au trépas,
Les flots m'ensevelir en la tombe que creuse
Au voyageur la mer perfide et dangereuse !
Car je mourrai debout comme tu m'auras vu,
Sur la proue, au départ, heureux et gai pourvu
Que la rose à jamais de mon amour vivant
Embaume la tempête et parfume le vent.

Vœu

Je voudrais pour tes yeux la plaine
Et une forêt verte et rousse
Lointaine et douce
A l'horizon sous un ciel clair
Ou des collines aux belles lignes
Flexibles et souples et vaporeuses
Et qui sembleraient fondre
En la douceur de l'air
Ou des collines
Ou la forêt
Je voudrais que tu entendes
Forte, vaste, profonde et tendre
La grande voix sourde de la mer
Qui se lamente comme l'amour
Et par instant, tout près de toi
Dans l'intervalle

Que tu entendes tout près de toi
Une colombe dans le silence
Et faible et douce
Comme l'amour
Un peu dans l'ombre
Que tu entendes
Sourdre une source.
Je voudrais des fleurs pour tes mains
Et pour tes pas
Un petit sentier d'herbe et de sable
Qui monte un peu et qui descende
Et tourne et semble s'en aller
Au fond du silence
Un tout petit sentier de sable
Ou marqueraient un peu tes pas
Nos pas ensemble !

Le jardin mouillé

La croisée est ouverte, il pleut
Comme minutieusement, à petit bruit et peu à peu
Sur le jardin frais et dormant
Feuille à feuille, la pluie éveille
L'arbre poudreux qu'elle verdit
Au mur on dirait que la treille
S'étire d'un geste engourdi.
L'herbe frémit, le gravier tiède crépite
Et l'on croirait là-bas

Entendre sur le sable et l'herbe
Comme d'imperceptibles pas.
Le jardin chuchote et tressaille,
Furtif et confidentiel
L'averse semble, maille à maille
Tisser la terre avec le ciel.
Il pleut et les yeux clos j'écoute
De toute sa pluie à la fois
Le jardin mouillé qui s'égoutte
Dans l'ombre que j'ai faite en moi.

ERNEST CHAUSSON

La Chanson perpétuelle op.37

Poème de Charles Cros (1842-1888)

Bois frissonnants, ciel étoilé
Mon bien-aimé s'en est allé
Emportant mon cœur désolé.

Vents, que vos plaintives rumeurs,
Que vos chants, rossignols charmeurs,
Aillent lui dire que je meurs.

Le premier soir qu'il vint ici,
Mon âme fut à sa merci ;
De fierté je n'eus plus souci.

Mes regards étaient pleins d'aveux.
Il me prit dans ses bras nerveux
Et me baisa près des cheveux.

J'en eus un grand frémissement.
Et puis je ne sais plus comment
Il est devenu mon amant.

Je lui disais: "Tu m'aimeras
Aussi longtemps que tu pourras."
Je ne dormais bien qu'en ses bras.

Mais lui, sentant son cœur éteint,
S'en est allé l'autre matin
Sans moi, dans un pays lointain.

Puisque je n'ai plus mon ami,
Je mourrai dans l'étang, parmi
Les fleurs sous le flot endormi.

Sur le bord arrivée, au vent
Je dirai son nom, en rêvant
Que là je l'attendis souvent.

Et comme en un linceul doré,
Dans mes cheveux défaits, au gré
Du vent je m'abandonnerai.

Les bonheurs passés verseront
Leur douce lueur sur mon front,
Et les joncs verts m'enlaceront.

Et mon sein croira, frémissant
Sous l'enlacement caressant,
Subir l'étreinte de l'absent.

MAURICE DELAGE

Textes anonyme

Préface du Kokinshiu

Si tu écoutes la voix du rossignol dans les fleurs
Ou du crapaud dans l'eau
Tu sauras que nul être ne peut vivre sans un jour chanter.

Les herbes de l'oubli

Les herbes de l'oubli je me demandais
D'où venaient leurs graines
Je sais maintenant qu'elles naissent au cœur sans pitié de mon amie.

Le Coq

Flaque d'eau sans un pli
Le coq qui boit et son image
se prennent par le bec.

La petite tortue

La petite tortue rampe lentement
Et j'en ai peine sans penser que moi-même
J'avance comme elle !

La lune d'automne

De la blanche étoffe des vagues écumant
sur la mer déchaînée
La lune d'automne sort comme d'une robe.

Alors...

Elles s'épanouissent
Alors on les regarde
Alors les fleurs se flétrissent
Alors...

L'été

L'été dans la montagne
le crépuscule sur les cèdres
On entend la cloche d'une lieue.

HENRY BARRAUD

Chantefables Poèmes de Robert Desnos (1900-1945)

Le Tamanoir

- Avez-vous vu le tamanoir ?
Ciel bleu, ciel gris, ciel blanc, ciel noir.
- Avez-vous vu le tamanoir ?
Œil bleu, œil gris, œil blanc, œil noir.
- Avez-vous vu le tamanoir ?
Vin bleu, vin gris, vin blanc, vin noir.

Je n'ai pas vu le tamanoir !
Il est rentré dans son manoir,
Et puis avec son éteignoir
Il a coiffé tous les bougeoirs,
Il fait tout noir.

Le Ver luisant

Ver luisant tu luis à minuit,
Tu t'allumes sous les étoiles
Et, quand tout dort, tu t'introduis
Dans la lune et ronges sa moelle.

La lune, nid des vers luisants,
Dans le ciel continue sa route.
Elle sème sur les enfants,
Sur tous les beaux enfants dormants,
Rêve sur rêve, goutte à goutte.

La Sauterelle

Saute, saute, sauterelle,
Car c'est aujourd'hui jeudi.
Je sauterai, nous dit-elle,
Du lundi au samedi.
Saute, saute, sauterelle,
A travers tout le quartier.
Sautez donc, Mademoiselle,
Puisque c'est votre métier.

ANDRE CAPLET

Trois fables de La Fontaine (1621-1695)

Le corbeau et le renard

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé! Bonjour, Monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit :
Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La cigale et la fourmi

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous... au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaîse.
Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
Et bien! dansez maintenant.

Le Blaireau

Pour faire ma barbe
Je veux un blaireau,
Graine de rhubarbe,
Graine de poireau.

Par mes poils de barbe !
S'écrie le blaireau,
Graine de rhubarbe,
Graine de poireau,

Tu feras ta barbe
Avec un poireau,
Graine de rhubarbe,
T'auras pas ma peau.

L'Alligator

Sur les bords du Mississipi
Un alligator se tapit.
Il vit passer un négrillon
Et lui dit : « Bonjour, mon garçon. »
Mais le nègre lui dit : « Bonsoir,
La nuit tombe, il va faire noir,
Je suis petit et j'aurai tort
De parler à l'alligator. »
Sur les bords du Mississipi
L'alligator a du dépit,
Car il voulait au réveillon
Manger le tendre négrillon.

Le loup et l'agneau

La raison du plus fort...
est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère :
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au dessous d'elle ;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles ! Reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encore ma mère.
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
- Je n'en ai point.
- C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

EMMANUEL CHABRIER

Ballade des gros dindons (Edmond Rostand 1868-1918)

Les gros dindons, à travers champs,
D'un pas solennel et tranquille,
Par les matins, par les couchants,
Bêtement marchent à la file,
Devant la pastoure qui file,
En fredonnant de vieux fredons,
Vont en procession docile
Les gros dindons !

Ils vous ont l'air de gros marchands
Remplis d'une morgue imbécile,
De baillis rogues et méchants
Vous regardant d'un oeil hostile ;
Leur rouge pendeloque oscille ;
Ils semblent, parmi les chardons,
Gravement tenir un concile,
Les gros dindons !

N'ayant jamais trouvé touchants
Les sons que le rossignol file,
Ils suivent, lourds et trébuchants,
L'un d'eux, digne comme un édile ;
Et, lorsqu'au lointain campanile
L'angelus fait ses lents din ! dons !
Ils regagnent leur domicile,
Les gros dindons !

Prud' hommes gras, leurs seuls penchants
Sont vers le pratique et l'utile,
Pour eux, l'amour et les doux chants
Sont un passe-temps trop futile ;
Bourgeois de la gent volatile,
Arrondissant de noirs bedons,
Ils se fichent de toute idylle,
Les gros dindons !

Pastorale des cochons roses (Edmond Rostand)

Le jour s'annonce à l'Orient,
De pourpre se coloriant,
Le doigt du matin souriant
Ouvre des roses !
Et sous la garde d'un gamin
Qui tient une gaule à la main,
On voit passer sur le chemin
Les cochons roses.

Le rose rare au ton charmant
Qu'à l'horizon, en ce moment,
Là-bas, au bord du firmament
On voit s'étendre,
Ne réjouit pas tant les yeux,
N'est pas si frais et si joyeux
Que celui des cochons soyeux
D'un rose tendre !

Le zéphir, ce doux maraudeur,
Porte plus d'un parfum rôdeur
Et dans la matinale odeur
Des églantines,
Les petits cochons transportés
Ont d'exquises vivacités
Et d'insouciantes gaietés
Presque enfantines ;

Heureux, poussant de petits cris,
Ils vont par les sentiers fleuris
Et ce sont des jeux et des ris
Remplis de grâces ;
Ils vont, et tous ces corps charnus
Sont si roses qu'ils semblent nus
Comme ceux d'amours ingénus
Aux formes grasses.

Villanelle des petits canards (Rosemonde Gérard 1871-1953)

Ils vont, les petits canards,
Tout au bord de la rivière,
Comme de bons campagnards !

Barboteurs et frétillards,
Heureux de troubler l'eau claire,
Ils vont, les petits canards.

Ils semblent un peu jobards,
Mais ils sont à leur affaire,
Comme de bons campagnards.

Dans l'eau pleine de têtards,
Où tremble une herbe légère,
Ils vont, les petits canards,

Marchant par groupes épars,
D'une allure régulière
Comme de bons campagnards !

Dans le beau verd d'épignards
De l'humide cressionnière
Ils vont, les petits canards,

Et quoi qu'un peu goguenards,
Ils sont d'humeur débonnaire
Comme de bons campagnards !

Faisant, en cercles bavards,
Un vrai bruit de pétaudière,
Ils vont, les petits canards,

Dodus, lustrés et gaillards,
Ils sont gais à leur manière,
Comme de bons campagnards !

Amoureux et nasillards
Chacun avec sa commère
Ils vont, les petits canards,
Comme de bons campagnards !

Des points noirs dans ce rose clair
Semblant des truffes dans leur chair,
Leur donnent vaguement un air
De galantine ;
Et leur petit trotinement,
A cette graisse, incessamment,
Communique un tremblement
De gélatine.

Le long du ruisseau floflottant,
Ils suivent tout en ronflotant
La blouse au large dos flottant
De toile bleue, ils trottent
Les petits cochons,
Les gorets gras et folichons,
Remuant les tire-bouchons
Que fait leur queue !

Puis, quand les champs sans papillons
Exhaleront de leurs sillons
Les plaintes douces des grillons
Toujours pareilles,
Les cochons rentrant au bercail
Défileront sous le portail
Agitant le double éventail
De leurs oreilles ;

Et quand là-bas, à l'occident,
Croulera le soleil ardent,
A l'heure où le soir descendant
Ferme les roses,
Paisiblement couchés en rond,
Près de l'auge couleur marron,
Bien repus ils s'endormiront,
Les cochons roses !

Repères biographiques

Salomé Haller soprano

Alors qu'elle poursuit ses études successivement avec Rachel Yakar, Peggy Bouveret et Margreet Honig, Salomé Haller se fait une place reconnue sur la scène baroque. Elle est invitée par de nombreux ensembles comme le Parlement de Musique, Concerto Köln, Les Talens Lyriques, Le Concert Spirituel, Les Folies Françaises, I Barocchisti ou Akademie für Alte Musik Berlin, ce qui l'amène à participer à de nombreux enregistrements et concerts aussi bien en France qu'à l'étranger.

C'est René Jacobs qui lui ouvre les portes du Staatsoper de Berlin où elle chante dans *Solimano* de Hasse en 1999, *Griselda* de Scarlatti et *Crœsus* de Keiser en 2000. Jean-Claude Malgoire lui confie les rôles de Donna Elvira en 2001 et de Mistress Ford (dans le *Falstaff* de Salieri) en 2002, au sein de l'Atelier Lyrique de Tourcoing. Elle se produit ensuite à l'Opéra de Nice (*Rosmira Fedele* de Vivaldi), de Lausanne (*Roland* de Lully), de Rennes (*Agrippina* de Händel, *Véronique* de Messager), ou au Châtelet (*Le Luthier de Venise* de Dazzi).

En 2005, elle fait ses débuts à la Monnaie en tant que Première Dame de *La Flûte Enchantée*, cette production est reprise ensuite à l'Opéra de Lille, Caen et New York. Puis viennent les débuts à l'Opéra de Paris en 2006 dans le rôle de Diane (*Iphigénie en Tauride*) avec Marc Minkowski.

Récemment, elle chante la Prêtresse dans *Thésée* de Lully dirigé par Emmanuelle Haïm au Théâtre des Champs Elysées, puis Médée dans la même production reprise à l'Opéra de Lille.

Toujours curieuse de rencontres et de répertoire, Salomé Haller se produit beaucoup en concert. Elle a ainsi collaboré avec Jean-Claude Casadesus, John Nelson, Peter Eötvös, Armin Jordan, Pierre Boulez et l'Ensemble Intercontemporain, dans des œuvres aussi variées que *L'Isola Disabitata* de Haydn, *Les Poèmes pour Mi* de Messiaen, *Les Nuits d'Été* de Berlioz, le *Pierrot Lunaire* de Schoenberg ; mais également en musique de chambre avec le Quatuor Ysaye ou les pianistes Yvonne Loriod, Aline Zylberajch et François-René Duchâble.

Son partenaire privilégié en récital est Nicolas Krüger, avec qui elle a enregistré un disque de *Lieder, Das irdische Leben*, récompensé d'un « Diapason d'or découverte ». Ce duo a d'ores et déjà été invité à jouer en Allemagne, au Japon et dans des festivals prestigieux comme celui de Saintes ou de l'Académie Francis Poulenc à Tours.

Nicolas Krüger piano

Après des études de piano, Nicolas Krüger intègre le CNSMD de Paris où il obtient les prix d'harmonie, de contrepoint, d'accompagnement au piano, de direction de chant et de direction d'orchestre. Il est parallèlement chef de chant et pianiste à l'Orchestre de Paris où il collabore avec les plus grands chefs.

Nommé chef associé du Chœur de chambre Accentus, il entretient une relation privilégiée avec cet ensemble qu'il dirige à plusieurs reprises à Paris et Berlin. Par la suite, il remporte le concours lui ouvrant le poste de chef associé des BBC Singers à Londres.

Dernièrement, Nicolas Krüger a été invité à diriger l'Orchestre du Grand Théâtre de Tours, l'Orchestre National de Lille, l'Orchestre du Vlaamse Opera (Anvers) et au Festival de Monaco.

Il a été récemment directeur musical sur *La Voix Humaine* de Poulenc et *Pelléas et Mélisande* de Debussy à l'Opéra de Rouen, puis a dirigé *les Dialogues des Carmélites* de Poulenc à l'Opéra de Gand.

Cette saison, il sera à l'Opéra de Lille pour *La Périchole* d'Offenbach, et à l'Atelier Lyrique de Tourcoing où il dirigera *La Créole* également d'Offenbach.

Il est régulièrement en charge des chœurs au Festival d'Aix-en-Provence et poursuit par ailleurs sa collaboration avec les BBC Singers pour des concerts et enregistrements.

Comme pianiste, on a pu l'entendre au Festival d'Aldeburgh, au Festival de Saintes, à l'Académie Francis Poulenc à Tours, et au Festival d'Aix-en-Provence. Il sera prochainement aux Théâtre des Bouffes du Nord à Paris.

Son dernier disque intitulé : *Das Irdische Leben* (La Vie Terrestre), en duo avec la soprano Salomé Haller, a obtenu le « Diapason d'or découverte ».



OPERA DE LILLE 2008/2009
CET AUTOMNE. 3 SPECTACLES A DECOUVRIR

7. 8 NOV I WENT TO THE HOUSE... Heiner Goebbels / Hilliard Ensemble
15 NOV RIDERS TO THE SEA Raph Vaughan Williams
21. 22 NOV COMMENT DIRE "ICI"? Christian Rizzo

Tarifs de 5 à 21 euros /// Téléphone 0820 48 9000 /// www.opera-lille.fr